

**Revue
de
CORÉE**

73

Vol. 19, No. 2 Été 1987

Opinion publique
sous la dynastie Chosŏn

Education nationale

Littérature de la classe moyenne

Quelques images de Séoul dans les récits des voyageurs français au début du 20^{ème} siècle

F. BOULESTEIX*

Quatorze ans après l'établissement des relations diplomatiques entre la Corée et la France, se tenait à Paris, au cœur de la capitale française, l'Exposition Universelle de 1900. Cette manifestation qui se voulait l'image même du changement de siècle qui s'opérait, fut le cadre que choisit la Corée pour tenter un premier pas auprès du public français:

“Perdu sur les frontières ultimes du Champs-de-Mars, adossé à l'avenue de Suffren, le pavillon coréen reste ignoré de la foule: il semble que, par timidité ou modestie, la Corée ait voulu retrouver en ce coin écarté l'image de l'isolément où elle s'est longtemps complue. S'il en est ainsi, elle a réussi, peut-être au-delà de ses désirs, car seuls les familiers de l'Extrême-Orient et les amis du jeune Empire péninsulaire ont su aller découvrir cette gracieuse installation. Elle vaut cependant la peine, et pour plus d'une raison, d'être visité.”¹

Le pavillon coréen resta donc discret comme nous le montre Maurice Courant. Il fut effectivement peu fréquenté par le grand public, encore trop habitué aux monopoles chinois et japonais sur l'Asie.

Avant 1900 pourtant, de nombreux livres bien documentés avaient présenté aux lecteurs curieux et aux orientalistes, certains aspects

*M. Frédéric Boulesteix est professeur à l'Université Hankuk des Etudes Etrangères.

caractéristiques de ce pays encore nouveau pour nous. Ainsi en 1874, l'Abbé Charles Dallet introduisait la Corée en France par l'intermédiaire de son *Histoire de l'église de Corée*. Cet ouvrage fut vraiment le premier à présenter les mœurs et les coutumes coréennes aux lecteurs français. A cette époque où les relations n'étaient pas encore officielles entre nos deux pays, les missionnaires étaient les seuls à pouvoir parler d'un pays dans lequel ils avaient investi toute leurs expériences. Expériences poussées puisqu'ils étudiaient la langue coréenne et que l'un d'entre eux, Monseigneur Ridel, fit paraître un *Dictionnaire Coréen-Français* en 1880, suivi un an plus tard d'une *Grammaire Coréenne*.

En 1885 M. Jamelet publia *La Corée avant les traités*, puis les récits, les enquêtes et les essais se multiplièrent dans les années qui suivirent ces traités régissant les relations entre le Royaume de Corée et les puissances d'Occident ("Voyage en Corée", *Le Tour du Monde* de Charles Varat en 1892, *La Corée ou Tchösen* du Colonel Chaillé Long-Bey en 1894, *Note sur la porcelaine de Corée* de Billequin en 1895, *Document sur l'anthropologie de la Corée* de E.T. Hamy en 1896, *Portraits jaunes, Coréens, Japonais, Chinois* de L. Vigneron, la même année et *La Corée indépendante, russe ou japonaise* de Villetard de Laguerie en 1898). Ce fut pendant ces années également que Maurice Courant accomplit son vaste travail bibliographique que allait être le premier document important pouvant aider les orientalistes français dans leur connaissance de la Corée.

Dès cette époque, les amateurs de littérature exotique avaient pu lire deux petits romans adaptés plutôt que traduits du coréen, l'un par J.H. Rosny, l'autre par un Coréen en exil à Paris, Hong Chong-u. Ces deux romans ayant pour cadre la Corée, parurent, l'un en 1892, *Printemps parfumé*, l'autre en 1895, *Le Bois sec fleuri*.

Malgré ces livres et quelques autres, le pays resta peu ou mal connu et le succès remporté par le pavillon coréen de l'Exposition de 1900 fut des plus modestes. C'est pourtant à partir de cette même année que l'intérêt pour la Corée allait se développer. Les premières années du siècle étaient marquées par une évolution rapide des rapports de force en Extrême-Orient; ce qui se passait à l'autre bout du monde intéressait de plus en plus le public français, qui suivait aux travers des livraisons hebdomadaires des "envoyés" sur place des journaux, le développement des affaires d'Asie, dans lesquelles la France était impliquée. *Pauvre et Douce Corée* de Georges Ducrocq, en 1904, *La Corée et la guerre russo-japonaise* de Villetard de

Laguérie la même année, le *journal d'un correspondant de Guerre en Extrême-Orient* de Réginald Kann, en 1905, sont des exemples de cet intérêt nouveau que portent les français à ce qui se joue à l'autre bout de la planète.

Mais les écrits de cette époque, ne se limitent pas à des comptes rendus politiques. Les souvenirs de voyageurs, les études à caractère scientifique, les guides mêmes, accompagnent les essais et les descriptions de la situation coréenne. Entre 1902 et 1904, Emile Bourdaret publiera trois livres sur la Corée, deux études, *Les Coréens, esquisse anthropologique* et *Religion et superstition en Corée*, et un récit de voyage, *En Corée*. A partir de 1904 les célèbres guides *Madrolle* (ancêtres de notre *guide bleu* et eux aussi diffusés par les éditions Hachette) compléteront leurs itinéraires asiatiques, par la présentation de la péninsule coréenne. Pierre Loti lui même fera d'une escale à Inch'on et d'une visite à Séoul, le chapitre d'un de ses récits de souvenirs, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*. A ces tableaux divers, il faudrait aussi ajouter les rapports destinés aux instituts de géographie, au siège des Missions étrangères de Paris et aux archives militaires.

Dans la presque totalité de ces textes que découvre le lecteur français, *Séoul* reste omniprésente. Capitale du Royaume, la vie du pays est centrée sur cette ville encore mal connue et que les voyageurs vont décrire dans leurs présentations du pays.

Nous avons choisi de présenter ici, à travers quelques récits de promenades dans la capitale coréenne entre 1896 et 1905, les grandes images qui ont permis que se développe en France une "idée" de Séoul, et, par extension, de la Corée. Ces récits, nous le verrons, se veulent d'une totale objectivité, démontrant en général dans une courte préface que seul l'œil a décrit ce qu'il a vu. Cette objectivité du regard que déploient les voyageurs, n'a bien souvent que peu de rapports avec une description plus systématique des lieux et des choses vues; mais cela n'est rien, ce qui compte avant tout pour ces voyageurs, promeneurs infatigables, c'est de diffuser une image originale, neuve. Ils accentuent les types, renforcent les signes et interprètent les symboles rencontrés avec une imagination parfois trop vive. Mais qu'importe, ce que nous révèlent ces textes, ce n'est certes pas cet "autre" que l'on nous offre à voir, mais plutôt l'idée que l'on se fait de lui. Ce que nous cherchons ici, au delà d'une histoire des relations entre nos deux pays, serait plutôt une histoire de nos imaginations, notre propre histoire.

En ce début de siècle donc, le voyage en Extrême-Orient n'a plus le privilège de la nouveauté. Exception faite de quelques territoires d'accès difficile, les voyageurs occidentaux ont déjà visité l'Empire du Milieu et le Pays du soleil levant. Seule la Corée reste encore mal connue et véhicule de ce fait une image d'inquiétante étrangeté. Inquiétude vis-à-vis d'une terre où les missionnaires français furent nombreux à périr en martyrs; étrangeté d'un royaume aux mœurs et aux pratiques encore peu observées, si ce n'est par ces mêmes missionnaires dont les récits forment le fond de nos connaissances. Lorsqu'en 1904, H. Frandin chemine sur la route qui le conduit à Séoul, il se prend à rêver de l'atmosphère exotique dans laquelle il va pénétrer en entrant dans la capitale: "Séoul, avec ses rites ésotériques, ses bonzes et ses bayadères, ses avatars et ses fétiches, ses monuments, ses mœurs, son roi et ses palais, attire mon imagination par la toute puissance du jamais vu²."

C'est cette notion de "jamais vu" qui pousse nos voyageurs sur les chemins de Corée. Victor Segalen qui toute sa vie durant fut passionné par la définition de "l'exotisme", nous en parle comme étant "tout ce qui est en dehors de l'ensemble de nos faits de conscience actuels, quotidiens, tout ce qui n'est pas notre tonalité mentale coutumière".

C'est bien ce qui attire les voyageurs ici, l'"en dehors", le "jamais vu". H. Frandin nous laisse à penser qu'il va aborder une cité jusque là interdite, alors que les relations entre nos deux pays existent depuis vingt ans déjà.

Mais quelle est donc cette ville que découvrent les Français qui s'y rendent en ce début du 20^{ème} siècle? Le lieutenant A. Verneret, qui fit pour le compte du ministère français de la Guerre un rapport de mission, nous la présente en 1903. Aucun rêve extrême-oriental ici, ni aucune passion littéraire qui pourrait entacher le caractère simplement et militairement descriptif de la capitale du Royaume.

"La capitale du Royaume est Han Yang (Séoul). Séoul se développe au pied d'une montagne élevée. La ville est entourée d'un mur d'enceinte d'une élévation de 5 à 6 mètres, et de 20 kilomètres environ de partour. La population est d'environ 200.000 habitants; les habitants ne paient pas d'impôts; la ville et les faubourgs forment une division politique spéciale administrée par le gouverneur de Séoul. La ville est très mal bâtie, les grandes artères sont très larges, mais le reste ne se compose que de ruelles tortueuses, où l'air ne circule pas. Les maisons généralement couvertes en tuiles sont basses et étroites.

La ville est divisée en cinq arrondissements, il y a huit portes, 4 grandes et 4 petites. Les grandes portes sont assez belles et surmontées de pavillons dans le genre chinois. La ville possède un tramway et la lumière électrique. L'Empereur habite le nouveau palais dans le quartier des légations; depuis l'assassinat de la reine, il a quitté le vieux palais⁴."

Séoul ne nous est pas donnée ici comme la ville du "jamais vu". Le tramway y circule et H. Frandin (qui sera le représentant de la France à Séoul à la suite de M. Collin de Plancy) a peut-être trop laissé aller son imagination et sa plume. La première impression qui marque le voyageur, celle qui s'offre à lui dès son arrivée, c'est bien la vue de Séoul depuis la campagne; plus exactement depuis les hauteurs de la montagne Nam-san. Depuis cette colline, sur le bord de laquelle passe la route qui conduit à la porte du sud, celui qui arrive peut avoir de la capitale un point de vue général, couvrant à la fois la cuvette naturelle dans laquelle Séoul s'est développée, et les montagnes qui la protègent.

G. Ducrocq nous décrit ainsi son arrivée à Séoul, par un matin du printemps 1903. Cette première impression est celles que l'on retrouve chez beaucoup d'autres à cette époque.

"Celui qui arrive à Séoul par la colline de Nam-san, aperçoit, entre les arbres, un grand village aux toits de chaume. Il a d'abord peine à croire que ces cabanes enfumées soient la capitale de la Corée. Mais l'immense étendue qu'elles couvrent et la ceinture de remparts et de portes monumentales qui les enveloppe ne laissent aucun doute: Séoul est à nos pieds et c'est une paysanne qui ne paye pas de mine. Pourtant les chaumières ont un air bon enfant, elles annoncent une grande pauvreté, mais ne sont pas tristes. Une lumière extrêmement pure et délicate baigne ce visage de pauvre et en détail tous les contours⁵."

Cette vue de Séoul depuis la montagne Nam-san restera un lieu commun des voyageurs français en ce début de siècle. Depuis les hauteurs de cette grande colline boisée ils peuvent couvrir du regard la ville et la campagne qui l'entoure. Déjà en 1903, le docteur Matignon avait gravi les pentes chargées de pins pour avoir de Séoul un panorama unique.

"Séoul est un gros village au milieu duquel se dressent deux montagnes un peu boisées, le Puk-san et le Nam-san (. . .) De cette hauteur l'œil embarrasse le panorama de Séoul. La ville s'étale à ses pieds, mais il ne distingue rien au premier abord, tout ce qu'il voit est flou, terne, sans relief. Peu à peu il commence à reconnaître, émergeant

légèrement du sol, une large nappe de maisons, de teinte grise ou jaunâtre, coupée d'avenues et de rues assez larges, dessinant une sorte de damier irrégulier. Tout y est uniforme comme niveau et couleur⁶."

Cette montagne du sud, qui marque une des limites de la ville et qui dévoile aux yeux étrangers une capitale si pittoresque, nous est présentée par G. Ducrocq comme le lieu de repos, le but des promenades des habitants de Séoul:

"La montagne du midi, le Nam-san, est plus abordable (que le Puk-san). C'est la promenade d'été des citadins qui viennent s'asseoir sous les grands pins et regarder leur capitale entre les branches. L'immense étendue de Séoul, la simplicité de ses toits qui fument et le cirque grandiose des montagnes qui l'enferment ne se découvrent bien que de là. Par un matin d'hiver, quand la neige à peine fondue dégage une fine vapeur, Séoul, entrevue dans les voiles du matin, est pleine d'attrait. Sur la crête du Nam-san, il y a un petit temple chargé sans doute d'arrêter les ouragans et les mauvaises nouvelles qui pourraient fondre sur la ville. Son gardien n'est pas riche, un promeneur lui apporte parfois quelques bâtons d'encens et quelques fruits: à défaut de lampes et d'offrandes le sanctuaire jouit des derniers rayons du couchant et de l'arôme des pins⁷."

Séoul donne donc cette impression de grand village entouré de montagnes. Un village qui, malgré le changement qui l'anime, reste en partie préservé de l'occidentalisation rapide que rencontre le Japon à cette époque. De ce village à la lumière pure mais de teinte uniformément terreuse, ne dépassent que les hauteurs des palais et des murailles qui montrent bien le caractère royal de ce "bourg". L'aspect compagnard est aussi celui qui s'offre à la vue depuis la légation de France, elle-même posée sur une petite colline. H. Frandin nous dresse ainsi un tableau tout à fait exotique des abords de la ville; tableau qui laisse à penser que la légation de France est située dans une région isolée du reste du monde:

"De la légation, sise sur la hauteur, je découvre la campagne aride au nord, dénudée, ensablée et tachée de touffes épaisses d'un rouge ardent. Et je crois revoir les côtes de Somalis et de l'île Socotora. Si l'aspect du septentrion me semble lamentable, en retournant vers le sud je ne puis qu'admirer. A perte de vue s'étendent des forêts aux arbres séculaires, pins de plus de quatre vingts mètres de hauteur, piquant le ciel de leurs cimes droites et hardies et semblant répandre, malgré la distance, sur la plaine séchée, l'ombre bienfaisante de leurs vertes masses. Ce jardin de la Corée est réserve royale.

Nul n'a le droit d'y couper une branche, même d'y ramasser un fruit⁸."

Pierre Loti a lui aussi visité Séoul, il a fait part de ce bref séjour en Corée dans son livre *La Troisième Jeunesse de Madame Prune* (1906). Pour lui, toujours à la recherche du "divers", Séoul apparaît comme une ville repliée dans les montagnes, une ville à la campagne, loin de tout, triste et calme. "Autour, le soleil de juin s'épandait en lumière de fête sur la grisaille de Séoul, qui reste la plus parfaitement grise de toutes ces antiques cités, encore vivantes en extrême Asie. Et c'était un soleil brûlant, car le climat de Corée est excessif, comme celui de la Chine; à des hivers presque sibériens succèdent toujours sans transition de chauds et merveilleux printemps. Dès le matin, il flamboie, ce soleil, sur l'immense ville grise, enfermée dans ses remparts crénelés et dans son cirque de montagnes grises. Des rues droites, d'une lieue de long sur cent mètres de large, au sol gris, entre des myriades de maisonnettes poudreuses, à peu près toutes se ressemblent, toutes égales, et recouvertes de pareilles carapaces en briques couleur cendre. Et dominant des innombrables petites choses, de tous côtés surgissait dans le ciel, comme un terrible mur en pierrailles noirâtres, la chaîne de ces montagnes enveloppantes, qui était là comme pour emprisonner, maintenir, condenser la tristesse et l'immobilité de Séoul, vieille capitale éloignée de la mer et n'ayant même pas un fleuve pour lui amener les navires, toujours colporteurs d'idées et de choses nouvelles. Si larges et si découvertes, les rues de cette ville, qu'on les voyait d'un bout à l'autre; on les voyait là-bas, là bas dans le lointain extrême et la poussière, aboutir aux portes des remparts, qui étaient surmontées, comme à Pékin, d'énormes donjons noirs et cornus."

"Oh, la cocasserie, pour moi si imprévue, d'une journée de pluie à Séoul! l'amusant souvenir que j'en ai gardé! cette fois-là, en ouvrant ma fenêtre au matin, j'avais vu tout assombri et nuageux ce ciel ordinairement si pur. Autour de la ville grise, les montagnes drôles et trop pointues semblaient piquer dans un même voile épais qui descendait peu à peu, peu à peu embrumant les choses (. . .): la pluie, la vraie pluie que l'Empereur était allé demander lui-même aux dieux de la Corée, la veille au soir, en sacrifiant de sa main un mouton, dans la campagne, sur un rocher⁹."

De façon générale ces voyageurs sont tous étonnés par la capitale de la Corée qu'ils découvrent depuis les hauteurs d'une colline, étonnés de l'uniformité des toits de chaume, de la couleur grise aux tons ternes de l'ensemble, de l'encaissement même au cœur des mon-

tagnes qui “surgissent dans le ciel”.

Ils perçoivent tous Séoul comme une ville vierge pour le voyageur. Rien ici selon leurs descriptions, n'a encore apporté le moindre signe de modernité occidentale. Séoul est à leurs yeux la capitale tranquille d'un royaume campagnard, où le roi va sacrifier un mouton pour obtenir des dieux, les bienfaits de la pluie.

Ce que chacun s'accorde à constater, c'est la lumière “pure et délicate”, la lumière “de fête” qui baigne la ville et qui semble venir là pour contraster avec la griserie des murs et la tristesse des teintes des maisons et des collines.

Ce qui retient également le regard du voyageur, ce sont ces larges murailles qui entourent la ville et serpentent sur les crêtes des collines, au nord de la capitale. Ce sont aussi les portes qui viennent ponctuer par endroit les remparts. Ces murailles et ces portes sont, avec les palais, les seules constructions à apporter une quelconque modification de niveau et de couleur dans l'ensemble du paysage urbain. Au-delà des portes, celui qui arrive de la campagne découvre la ville, l'enfilade des ruelles et des rues, des porches, des dédales de venelles qui jouent autour des avenues principales, si larges. C'est alors une autre ville qui se présente, une ville humaine, pleine de l'exotisme recherché par ces visiteurs. H. Frandin nous décrit son entrée dans la ville par l'une de ses portes: “Séoul possède sept portes. Chacune d'elles est surmontée de pagodes de même aussi que chacune a une destination et un nom particulier. Celle par laquelle on entre dans la capitale coréenne, dénommée “Suprême lumière”, vient de s'ouvrir lorsque je m'y présente. Immédiatement entouré, puis interrogé, je dis que j'arrive d'Europe, uniquement pour présenter mes hommages au roi de Corée, de qui la réputation emplît l'occident, cependant que j'exhibe une lettre destinée au résident de France. Accueilli aussitôt, je traverse, pour parvenir à la légation, d'abord des murailles de cinq ou six mètres d'épaisseur, qui font à la ville une ceinture protectrice, puis une voûte, puis une cour, puis d'autres voûtes, dédale étrange (. . .)¹⁰.”

H. Frandin qui sera à son tour résident de France à Séoul, fait preuve ici de ses connaissances tout à fait limitées et de sa mauvaise appréciation. Il place des pagodes au-dessus des portes et tend à nous montrer la naïveté des gardes coréens à qui il dit qu'il vient présenter ses hommages au roi du pays. Cette arrivée digne de l'époque où Marco Polo abordait la Chine du grand Khan, est tout à fait déplacée à Séoul en ce début de siècle. H. Frandin dont le livre eut un succès

retentissant lors de sa publication, n'a jamais fait preuve d'un esprit d'observation et d'analyse très subtile, contrairement à son prédécesseur Mr Collin de Plancy (qui permit par sa participation au pavillon coréen de l'Exposition Universelle de 1900, que la Corée soit mieux connue en France), qui a été l'initiateur des travaux de Coréanologie de Maurice Courant.

Quoi qu'il en soit, pour les voyageurs qui viennent d'effectuer de longs mois de voyage et qui sont plus habitués aux artères parisiennes d'Hausmann, la rue telle qu'elle se présente ici peut bien être ressentie comme un "dédale étrange", un labyrinthe qui souligne le caractère exotique de l'aventure. Dans ce type de récits, les descriptions de rues deviennent de véritables obligations. La rue est le cadre naturel, où cet "autre" qui l'on vient découvrir est pris dans son environnement quotidien. Les récits de voyageurs à Séoul n'échappent pas à ces descriptions, nées au début du 19^e siècle, lorsque les voyageurs romantiques découvraient les marchés du Caire et les ruelles de Jérusalem.

G. Ducrocq nous donne de nombreuses descriptions de la rue de Séoul. "On flâne beaucoup à Séoul et les rues sont animées. Il y passe des femmes du peuple qui vont au lavoir ou au puits, portant la cruche ou le paquet de linge en équilibre sur leurs beaux cheveux noirs, la taille droite: des jeunes gens tournent la tête pour admirer leurs dos cambré; les marchands ambulants qui vendent des oiseaux, des souliers ou des cordes, les porteurs d'eau, les portefaix, tous ont la balle sur les reins. Les nourrissons sont portés de la même façon par la mère ou la grande sœur et il arrive qu'on les oublie si le proverbe dit vrai: "Elle fut pendant trois ans à la recherche du bébé qui était sur son dos". Il passe des marchands de sucre, de couteaux et de lunettes, des cavaliers et des chaises fermées qui contiennent sans doute une femme de la noblesse, des files d'aveugles qui se tiennent par la main, conduits par un enfant, mais les plus nombreux sont les désœuvrés qui baguenaudent, fument la longue pipe, disent bonjour au voisin, se font compliment de leur santé, du beau temps et se pavanent dans un habit neuf; musards qui tournent autour des sacs de riz et d'orge, s'arrêtent devant l'écrivain public, interpellent les paysans, bayent aux corneilles. Si un homme soucieux et pressé traverse cette foule nonchalante, on le laisse passer avec un sourire de dédain: c'est un fonctionnaire, un malheureux qui travaille."

"Les rues de Séoul sont très marchandes: petits commerces, mais beaucoup de boutiques, les métiers encore divisés, comme au Moyen-

Age, par quartiers; Séoul a sa rue des chaudronniers, sa place aux chapeaux et son marché aux soies¹¹.”

Il règne donc ici, semble-t-il, une ambiance provinciale. Pourtant il faut se garder de trop se fier à ces descriptions, bien souvent ouvertes à l'imagination débordante de leurs auteurs.

M. Courant, qui a si bien su présenter à un public avisé, la culture coréenne, nous décrit Séoul à travers les artères commerçantes de la capitale et en particulier les boutiques de libraires: “Les boutiques des libraires sont toutes réunies vers le centre de la ville, dans la large rue qui part du pavillon de la cloche et mène par une courbe allongée jusqu’à la porte du sud, après avoir traversé le pont de pierre sur lequel les Coréens vont à minuit, le 15 de la première lune, se promener, pour se préserver des rhumatismes pendant toute l’année. Les librairies sont non loin de ce pont de pierre, établies ainsi à proximité des cinq ou six maisons à étages qui sont le siège des plus importantes corporations de marchands; de bazards, cours rectangulaires entourées sur les quatre côtés de boutiques sombres et étroites où se vendent les curiosités et les objets de luxe; de la place centrale où se bousculent, discutent et s’injurient les soldats au feutre noir et rouge et aux vêtements bleus, les palefreniers chargeant et déchargeant les sacs de grain, les commerçants et les promeneurs avec leurs chapeaux de crin noir et leurs manteaux blancs à plis amples, les femmes esclaves coiffées en bandeaux et la tête nue, les femmes du peuple couvrant leurs cheveux et leur visage de leur manteau vert, bordé de rouge et doublé de blanc. Un peu à l’écart du bruit qui se fait dans ce centre des affaires, assez près pour profiter du mouvement des allants et venants, le libraire crâne accroupi au fond de sa boutique. . .¹².”

Parmi les effets de surprise que crée la ville, il faut en signaler un qui marque l’ensemble des voyageurs: la foule coréenne uniformément blanche et lumineuse au milieu de l’ensemble plutôt grisâtre de l’espace urbain. Pierre Loti, toujours porté à nous rendre les bruits, les odeurs et les couleurs, insiste sur cette impression à chacun de ses descriptions de rues:

“De ma fenêtre, on aperçoit aussi, en enfilade, une rue large et droite, où s’agitait une foule uniformément habillée de mousseline blanche, entre deux rangs de maisonnettes bien basses, bien saugrenues, d’un gris monotone.”

“Les foules toutes blanches, toutes en mousseline blanche, processionnant sur les longues chaussées, évoquaient, pour nous Européens, l’idée d’un essaim de jeunes filles réunies à quelque fête d’été.”

“Une peuplade de fantômes, toujours en diaphane vêtements blancs.”

Cette uniforme blancheur, difficile à imaginer de nos jours, peut bien impressionner les visiteurs; nous ressentons nous même cette atmosphère étrangement silencieuse, lorsqu’il nous est donné de voir, sur de photos d’époque, la foule qui passe aux pieds des portes de la ville.

Un autre thème important de ces récits de voyage, une image des plus exotiques car elle renforce l’impression d’étrangeté: Séoul perçue à travers l’ambiance qui se dégage de ses rues nocturnes.

“On ferme les portes de la ville le soir. Mais les brèches de la muraille permettent aux contrebandiers de rentrer tout à leur aise. Ils ne sont d’ailleurs pas les seuls à passer par les voies irrégulières. Les tigres et les panthères les connaissent bien et par les nuits d’hiver en profitent pour se glisser jusqu’au centre ville, “quaerentes quem devorent”. C’est un de ces côtés assez originaux de cette capitale que d’y voir ses habitants exposés à être attaqués, dans la rue, par des fauves. . . non échappés d’une ménagerie. Dans les parcs des anciens palais, on voit fréquemment la trace des pattes de ces félins sur la neige¹⁴.”

Nous trouvons bien là, chez le docteur Maignon, une introduction à la hauteur de l’image que l’on se fait des nuits orientales à cette époque. Nuits de fauves et de contrebandiers, nuits où la ville se referme sur elle-même, dans ses remparts et derrière ses portes qui dominent la campagne.

Nuits féminines aussi, qui pourraient faire penser à des nuits de l’Orient romantique, des nuits moyen-orientales, des nuits arabes ou indiennes. Car, ce qui laissera une impression très forte est cette pratique ancienne qui faisait que les femmes de la noblesse ne sortaient que le soir, pouvant ainsi cacher leurs visages aux regards indiscrets. G. Ducrocq nous présente cette rue nocturne: “Au coucher du soleil les boutiques ferment; du pied des maisons s’échappe par les cheminées une fumée blanche et odorante, Séoul s’enveloppe d’une nuage qui sent le sapin brûlé, la nuit tombe, les lanternes s’allument et une vie nocturne commence, extraordinaire, où tous les passants ressemblent à des fantômes. Alors les chapeaux bicornus et les habits blancs, éclairés par un falot qui tremble, font le plus d’effet. La rue est animée par une foule de gens qui vont rendre des visites et profiter de la chandelle du voisin; c’est l’heure où les captives, étroitement gardées par un jaloux toute la journée, ont la permission de prendre l’air. Autrefois la ville leur appartenait la nuit et les hommes ne pouvaient s’y promener; cet usage a disparu, mais les femmes ont gardé l’habitude de se sentir plus

libre chaque soir. Les petites bourgeoises vont à pied, elles mettent trois ou quatre robes de soie pour se donner de l'importance, s'encapuchonnent dans le grand manteau aux manches flottantes, et, serrées de près par une vieille servante, vont faire leur tour de ville. Les plus riches vont en chaise, dans une boîte tapissée de peaux de léopard ou de soieries, portée vivement sur les épaules de quatre domestiques. La présence de ces femmes dans les ruelles sombres est très mystérieuse: elles doivent avoir longuement désiré cette heure et plus d'une en profite pour suivre une intrigue, recevoir ou jeter dans l'embrasement d'une porte un billet doux, ou même, si la duègne est complice, courir à un rendez-vous. Séoul est une ville très sentimentale et la plupart des Coréens ont une amourette en train¹⁵."

A travers cette présentation de l'atmosphère baignée de mystère et d'intrigue des nuits de Séoul, le lecteur français ne peut imaginer que le tramway passe le jour dans les avenues les plus larges et qu'en cette même année 1903, 120 français¹⁶ vivent et travaillent à l'intérieur des murs de la capitale.

De manière générale les auteurs de ces relations de voyages se plaisent à amalgamer le passé au présent, l'"autre" lieu à l'"autre" temps. Victor Segalen ne s'y trompait pas, qui écrivait dans son journal, à la date du 11 décembre 1908: "L'exotisme n'est pas seulement donné dans l'espace, mais également en fonction du temps¹⁷."

Le recours au passé, sa réactualisation dans le cours des événements présents, sont des artifices qui permettent au voyageur d'enrichir une situation, de la rendre plus "exotique". De plus, rien ne peut s'opposer à ce qu'affirme l'auteur, il ne peut que s'être laissé aller à confondre quelque peu les coutumes et les pratiques dans le temps, mais personne ne viendra en général contester ses dires. Même si cette habitude qui avaient les femmes coréennes de la noblesse de sortir le soir, existe encore en 1903, Séoul n'a rien d'une Venise romantique où les nuits se peuplent d'"amourettes en train".

H. Frandín qui ne recula devant aucun artifice, laisse croire à son lecteur qu'il doit se déguiser en "Mandarin" (exotisme mondain) pour pouvoir évoluer aisément dans les nuits "sentimentales" de la capitale.

"En arrivant à Séoul, désireux de surprendre tous les secrets des mœurs de la péninsule, ceux qui concernent l'élément féminin étant très celés aux étrangers, je sortais souvent la nuit affublé d'un costume de mandarin (j'ai droit à cet honneur en première classe), et ce m'était une protection. Je pouvais suivre ainsi les évolutions des dames de la ville. Elles vont rarement à pied. Cependant, quand elles ne possèdent point

de chaise, affublées de la monte ou cape qui leur couvre tête et visage, ne laissant d'ouvert qu'une raie assez large pour la liberté du regard, sans pourtant découvrir les yeux, elles se font suivre de plusieurs femmes ou de jeunes enfants qui, avec moins d'élégance et de joliesse, remplacent les pages de nos aïeules. Ces dames donc échangent entre elles des visites, lesquelles, souvent, se prolongent jusqu'à l'aube¹⁸."

Cette rapide présentation des "images" de Séoul dans les récits français du début du siècle, ne cherchait pas à faire l'état systématique de nos connaissances de l'époque. Nous avons voulu montrer que malgré le caractère parfois trop exotique et imaginaire de ces textes, existait en France, en 1900, un certain nombre de documents présentant au grand public, la capitale du royaume de Corée (documents écrits qui devraient être mis en rapport avec les gravures nombreuses, représentant dans les suppléments illustrés des journaux, les événements politiques de Corée et d'Extrême-Orient. Gravures qui ont fait l'objet d'une exposition, à Séoul, au printemps 1986¹⁹).

Nous avons voulu montrer dans un deuxième temps que ces récits fonctionnent à partir des mêmes images clés: la ville depuis une hauteur, l'ambiance de la rue, la vie nocturne.

Un travail plus précis aurait dû venir en parallèle de ces textes, qui aurait fait ressortir du regard qu'ils portent sur le monde qu'ils découvrent, les règles de fonctionnement de ce type d'écrits. Nous n'avons pas abordé ce travail ici, ne voulant que dévoiler des descriptions et en montrer les grandes lignes thématiques, les images qui avaient marqué les voyageurs.

Nous avons choisi des extraits de textes parmi les plus représentatifs, nombreuses sont les autres descriptions de ce genre que nous n'avons pas citées ici, le lecteur voudra bien se référer à la bibliographie dans laquelle il trouvera les références d'autres ouvrages.

Notes

1. M. COURANT, "Le pavillon coréen du Champs-de-Mars", *Souvenir de Séoul, Corée*, Paris, Exposition Universelle, 1900, pp. III-VIII.
2. H. FRANDIN et Cl. VAUTIER, *En Corée*, Paris, C. Delagrave, 1905, p. 35.
3. V. SEGALÉN, *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*, Fata Morgana, 1978, p. 20 (août 1908).

4. A. VERNERET, *Note sur la Corée*, Archives historiques, Ministère des armées, 1904.
5. G. DUCROCQ, *Pauvre et douce Corée*, Paris, H. Champion, 1904, p. 1.
6. J. J. MATIGNON, *L'Orient lointain, Chine, Corée, Mongolie Japon...* Lyon, 1903, pp. 193-194.
7. G. DUCROCQ, *op. cit.*, p. 85.
8. H. FRANDIN, *op. cit.*, p. 42.
9. P. LOTI, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, Paris, Calmann-Lévy, 1905, p. 209 et p. 218.
10. H. FRANDIN, *op. cit.*, p. 41.
11. G. DUCROCQ, *op. cit.*, pp. 17-18.
12. M. COURANT, "La Corée ancienne à travers les livres". Réédition de l'introduction à la *Bibliographie Coréenne (1896-1901)*. *Cahiers d'Etudes Coréennes* 2. Avant-propos de D. Bouchez, Centre d'Etudes Coréennes, Collège de France, Paris, le Léopard d'Or, 1985, pp. 4-5.
13. P. LOTI, *op. cit.*, pp. 208-209 et p. 214.
14. J. J. MATIGNON, *op. cit.*, pp. 195-196.
15. G. DUCROCQ, *op. cit.*, pp. 30-31.
16. A. VERNERET, *op. cit.*, p. 34.
17. V. SEGALEN, *op. cit.*, p. 23, 11 décembre 1908.
18. H. FRANDIN, *op. cit.*, p. 71.
19. *Les Evénements en Corée et en Extrême-Orient vus par les journalistes français*, Catalogue de l'exposition, Séoul, 11 au 23 avril 1986.

Bibliographie

- BILLEQUIN, *Note sur la porcelaine de Corée*, Leide, E. J. Brill, 1895.
- BOURDARET, E., *En Corée*, Paris, Plon-Naurrit et C^{ie}, 1904.
- _____, *Les Coréens, esquisse anthropologique*, Lyon, A. Rey, 1902.
- _____, "Rapport sur une mission scientifique en Corée", *Nouvelles archives des missions scientifiques*, Tome XII, Paris, Imprimerie Nationale, 1904.
- _____, *Religion et superstition en Corée*, Lyon, A. Rey, 1904.
- BRIEUX, *Brieux... Au Japon par Java, la Chine, la Corée*, "nouvelles notes d'un touriste", Paris, C. Delagrave, 1917.
- CHAILLE-LONG-BEY, *La Corée ou Tchösen*, "La terre du calme matinal", Première partie du tome XXVI des annales du Musée Guimet, Paris, E. Leroux, 1894.
- CHALLAYE, F., *Souvenir sur la colonisation*, 1 novembre 1935.
- _____, *La Corée contemporaine*, Paris, Imprimerie J. Dumoulin, 20. 9. 1921.
- COURANT, M., "Le pavillon coréen au Champ-de-Mars", *Souvenirs de Séoul*,

- Corée, Paris, Exposition Universelle, 1900, pp. III-VIII.
- CREMAZY, *Coutumes, croyances, mœurs et usages en Chine, dans l'Annam et en Corée*, "Conférence faite à l'école coloniale, le 18 décembre 1907".
- DALLET, Ch., *Histoire de l'église de Corée*, 2 volumes, Paris, 1874.
- DUCROCQ, G., *Pauvre et douce Corée*, Paris, M. Champion, 1904.
- FAUVEL, A.A., *La Corée*, Paris, 19, rue Bonaparte, (s.d) (Extrait du Bulletin du comité de l'Asie Française en 1904).
- FRANDIN, H. et Mme VAUTIER, Cl., *En Corée*, Paris, Delagrave, 1905.
- HAMY, E.T., *Document sur l'anthropologie de la Corée*, Extrait du *Bulletin du Museum d'Histoire naturelle*, 1896.
- HONG, Chong-u, *Le Bois sec fleuri*, roman coréen traduit par Hong Chong-u, Paris, 1895.
- JAMELET, M., *La Corée avant les traités*, "Souvenirs de voyage", Paris, Delagrave, 1885.
- KANN, R., *Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient, Japon, Mandchourie, Corée*, Paris, Calmann-Lévy, 1905.
- LOTI, P., *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, Paris, Calmann-Lévy, 1905.
- MADROLLE, Guides, *Chine du nord et de l'ouest, Corée, le Transsibérien*, Paris, Hachette, 1904.
- _____, *Chine du nord et vallée du Fleuve Bleu, Corée*, 2^{ème} édition, Paris, Hachette, 1911.
- MATIGNON, J.J., *L'Orient lointain, Chine, Corée, Mongolie, Japon...*, Lyon, 1903.
- MAUFROID, A., *De Java au Japon par l'Indochine, la Chine et la Corée*, Paris, Plon-Nourrit, 1913.
- PANGE, J. de, *En Corée*, Paris, Hachette, 1904.
- PERIGNY, M. de, *En Courant le monde: Canada, Etats-Unis, Corée, Japon, Mexique*, Paris, Perrin, 1906.
- PERRIN, Jaquet, *Corée et Japon*, Paris, A. Pédone, 1910.
- REY, F., *La Condition juridique des étrangers en Corée*, Paris, L. Larose et C. Terrin, 1908.
- ROSNY, J.H. et HONG, Chong-u, *Printemps parfumé*, (adaptation d'un roman coréen), Paris, 1892.
- VARAT, Ch., "Voyage en Corée", *Tour du Monde*, 7 mai 1892.
- Lieutenant VERNERET, A., *Notes sur la Corée*, extrait de la *Revue des troupes coloniales*, Paris, H.C. Lavauzelle, 1904.
- VIGNERON, L., *Portraits Jaunes, Coréens, Japonais, Chinois* suivi de *Scènes de la vie chinoise*, Tours, 1896.
- VILLETARD, De Laguerie, *La Corée et la guerre russo-japonaise*, Paris, C. Delagrave, 1904.
- _____, *La Corée indépendante, russe ou japonaise*, Paris, Hachette, 1898.
- VINCART, M.L., *La Corée*, Bruxelles, 1901.